

CAHIERS

D'ART

1940-1944

CAHIERS D'ART

quinzième – dix-neuvième année

1940-1944

ÉDITIONS "CAHIERS D'ART" 14, RUE DU DRAGON - VI

ŒUVRES

DE

Picasso
Braque
Matisse
Rouault
Lurçat
Kandinsky
Laurens
Dominguez
Valentine Hugo
F. Bores
L. Fernandez
J. Villon
Beaudin
H. Vines
Parra Gines
Manessier
Talcoat
L. Thomas
Lenormand
Charbonnier
Charles Idoux
E. Pignon
Robin
Fougeron
Peinado
Labisse
A. Chastel
Dubuffet
Vulliamy
Singier
Le Moal
Desnoyer
L. Gischia
A. Marchand
Ubac
Dora Maar
Castanier
Magnelli
G. Van Velde
A. Van Velde
C. Domela



TEXTES

DE

Alquié
Bachelard
G. Bataille
Cassou
René Char
Eluard
P. Emmanuel
Fardoulis-Lagrange
Max-Pol Fouchet
A. Frénaud
Guillevic
G. Hugnet
V. Jankélévitch
J. Lacan
R. Lacôte
M. Leiris
Leibowitz
G. Lély
J. Lescure
J. Paulhan
F. Ponge
J. Prévert
R. Queneau
P. Seghers
Tzara
Vercors
Christian Zervos

LIBÉRATION ET LIBERTÉ

En ce Paris libéré, en ce Paris qui, luttant contre un temps difficile, se libère encore chaque jour, pourrait-on songer sans regret, sans émoi à la ville claire, souriante et facile qu'était le Paris de dix-neuf-cent-trente-neuf? Dans les propos, dans les pensées de ce Paris d'avant-guerre, le mot libération se rencontrait peu. Celui de liberté trouvait seul audience. Et la liberté semblait à ce point maîtresse des gestes, des habitudes des mœurs, elle avait à ce point pénétré les lumières de nos boulevards et la grâce de nos femmes que, la prenant pour une réalité positive, pour une chose possédée, nous ne songions plus à la conquérir, à combattre pour elle.

Puis sont venus ces quatre ans de ciel gris et de peur, où les hommes libres craignaient, au petit matin, d'ouvrir à qui frappait à leur porte, et ne pouvaient voir se lever le jour sans se demander lequel de leurs camarades payait, au même instant, en quelque fossé, le crime d'avoir préféré à la vie le pouvoir de dire non à une vie indigne. Tous les non prononcés, tous les non affirmés par la bouche et le geste, tous les non que furent les coups de feu des insurgés et les bombes des saboteurs finirent, cependant, par détruire notre prison. Alors apparut en toute sa force le sens du mot libération.

Mais voici que ce mot, déjà, lasse certains, qui se croient à nouveau libres, qui pensent que l'on peut être libre, qui même, au nom de la liberté retrouvée, dont ils accordent à tous le bénéfice, s'étonnent que l'on juge, que l'on punisse. La libération est pour eux chose faite, chose passée. Et que peut-être, estiment-ils, une libération, sinon un moyen, pénible et provisoire comme tout moyen, une étape n'ayant de sens que par son but, tirant tout son prix de sa fin, de cette liberté même qu'elle réalise et devant laquelle elle doit s'effacer?

Il conviendrait pourtant de tirer une autre leçon de notre lutte et de ses deuils. Je voudrais pour ma part que, réfléchissant sur le mot exaltant et sublime de liberté, et sur celui plus douloureux, mais plus net, plus à mesure d'homme, de libération, nous préférions désor-

mais celui-ci à celui-là. Car la notion de liberté paraît métaphysiquement obscure, politiquement dangereuse : elle risque de nous faire oublier l'action efficace pour le rêve et l'illusion, le temporel où nous devons vivre pour l'éternel que nous pouvons seulement concevoir. Cet absolu, qu'évoque le mot liberté, nous conduit à condamner des réalisations, imparfaites certes, mais constituant des étapes nécessaires sur la voie de la libération de l'homme. L'erreur que je signale ici fut celle de beaucoup, et elle fut la mienne : elle est de juger l'histoire en dehors de l'histoire, de préférer aux admirables difficultés de la libération effective le pur concept de liberté.

Le climat du mot liberté, celui du mot libération sont en effet fort différents. On est libre, on se libère. La libération se fait, se fait dans le temps, se fait contre un déterminisme, une contrainte qui lui préexistent. Elle est relative, partielle, impure, puisque toujours mêlée à ce contre quoi elle lutte et combat. La liberté apparaît au contraire comme puissance infinie, sans limites : antérieure au temps et au déterminisme, elle les pose et les crée. Ainsi, chez Platon, on voit les âmes choisir, avant de s'incarner, ce que sera leur vie; chez Kant le moi intelligible pose intemporellement son caractère empirique. Et de nos jours Sartre, s'il renonce à placer la liberté dans l'éternel, la tient pourtant pour constituante : par elle je me fais tel ou tel, je me choisis, et ce choix est si essentiel, si antérieur à toute expérience, à laquelle seul il donne son sens, que, quoi que je fasse ou subisse, je le fais, je le subis librement.

A ces philosophies de la liberté s'opposent celles que l'on pourrait nommer les philosophies de la libération, et où la liberté est intérieure au temps, susceptible de degrés et fruit d'une conquête. Ces systèmes demandent, sans doute, que l'on renonce dès l'abord au primat de la personne et de la conscience, et que l'on parte d'un objet admis comme tel. L'homme et l'esprit sont ici conçus à partir de la Nature, et en elle. Mais si l'esprit ne pose pas la Nature, il se manifeste en ce qu'il lui dit non,

et refuse de coïncider. Voici le domaine de la dialectique, hégélienne ou marxiste, où la contradiction et la douleur permettent à l'histoire d'avancer.

Qui ne reconnaîtrait la liberté humaine en ce combat pénible et incessant? L'homme, sans doute, rêve d'une liberté totale, par laquelle il pourrait se créer, choisir les paysages et les saisons, dessiner les visages aimés. Mais sa conscience s'éveille dans un corps, qui pèse sur elle de tout le poids de son hérédité, de sa forme imparfaite, de ses traits où elle ne se reconnaît pas; elle est prisonnière des choses, dont d'abord elle se distingue mal; puis le hasard et les rencontres, lui présentant les paysages qui seront ceux de son enfance, les visages qui seront ceux de ses souvenirs, lui tissent une histoire. La conscience naît du déterminisme, et déterminée. Si elle veut être libre, il faut qu'elle se libère, ce qu'elle fera par réflexion et pensée. Car déjà la perception délivre de l'objet, en le projetant hors de nous, et la science, qui la prolonge, nous permet mieux encore d'échapper à la tyrannie des choses, et de les dominer à notre tour. La mémoire nous libère du passé, en le situant et le localisant : le passé pensé se donne comme absent, nous ne coïncidons plus avec lui : ici s'évanouissent les prestiges d'une enfance dont nous ne parvenions pas à nous défaire, et nos passions, que nourrissaient ces prestiges, s'apaisent à leur tour. C'est par un processus analogue que la psychanalyse permet à l'individu de se libérer de ses complexes, en lui donnant le moyen de les penser, et que la méthode marxiste aide la société à se délivrer du capitalisme, en rendant la société capitaliste consciente d'elle-même, et donc apte à se séparer de soi. Ainsi, toujours, la libération est refus de coïncider, et l'esprit, loin de poser librement la Nature, apparaît en ce pouvoir par lequel la Nature se dépasse et se nie.

Ces considérations valent en politique. Que n'a-t-on demandé ici au nom de la liberté de l'enseignement, de la libre concurrence ou du libre profit? Et les ennemis de la liberté peuvent toujours, en bonne logique, pour réclamer la liberté à leur avantage, invoquer les principes de ceux qu'ils combattent. Le mot libération ne prêterait pas à de tels abus, dissiperait toute obscurité et tout doute : car ceux qui veulent libérer l'homme se reconnaissent vite, se reconnaissent bien : ils luttent contre les préjugés, les habitudes, les idées reçues, tendant à faire de l'homme cette pure transparence, cette disponibilité totale par laquelle il pourrait rejoindre l'insaisissable mobilité de l'esprit.

Or ce refus de coïncider, cette puissance du non

furent la source et le ressort de la libération française. Quelle tentation s'offrait à tous, en dix-neuf-cent-quarante, de coïncider avec la Nature, avec ce qui était. Ce qui était, c'était la force victorieuse, palpable et visible, avec ses machines et ses armes. La France n'était qu'absence, souvenir de ses soldats partis, de ses espoirs brisés. Le réalisme conseillait de se soumettre, de se rallier à cet être évident qu'était l'Allemagne. Mais les hommes soucieux d'être des hommes ont dit non. Ils ont refusé d'admettre ce monde nouveau, ces nouveaux temps où ils se trouvaient jetés. Ils ont dit non à l'Être, non à la force, non à la Nature. Et ce non a fini par faire écrouler la force, l'Être a été vaincu, la Nature dépassée. Et si le spectacle admirable de la libération de Paris où, de toutes les portes, nous avons vu sortir, avec leurs pauvres armes, les hommes du refus, nous a tellement émus et transportés, ce n'est pas seulement parce qu'il signifiait le départ des tyrans : c'est qu'il offrait l'image essentielle de la condition humaine, qui est de se libérer dans la lutte, l'effort et la douleur, ce que signifie maintenant le mot d'ordre, qui est le mot de l'ordre humain : « La guerre continue ».

Car l'homme n'est que cela : pouvoir de se libérer, ce pourquoi il n'est pas nature, ce pourquoi il est esprit. Sur ce point, les analyses de Sartre sont à méditer : l'homme est ce qu'il n'est pas, et n'est pas ce qu'il est, il est négation et refus de coïncider avec l'en-soi. Il tend, sans doute, à la coïncidence avec soi : voici l'éternelle tentation du repos, du sommeil, de l'amour sans menaces, de la fusion avec l'Être, du retour à l'enfance, du désir d'éternité. Mais il ne peut coïncider, toute conscience l'empêche de coïncider et par là le libère. Tout l'homme peut dire avec Eluard : « Je suis né pour te connaître, pour te nommer, liberté ». Nul homme ne peut dire : « Liberté, je te connais ». Nous nommons la liberté, mais sans la connaître. Et nous ne pouvons la connaître, car elle n'est pas, ou du moins n'est pas pour l'homme. S'il est en effet une liberté qui, par delà la Nature, pose le temps et le déterminisme, cette liberté n'est pas humaine liberté. L'homme naît au sein du déterminisme, et par son jeu, il naît d'un corps, et selon les lois du corps; son cœur est forgé par son histoire; il reçoit du dehors les climats qui hanteront sa mémoire, les femmes qui lui permettront de vivre. Mais rien de tout cela ne le satisfait, car l'esprit, qu'il porte est marche en avant, et progrès par le refus. Par lui, la Nature se libère d'elle-même. L'homme est libération, et non pas liberté.

FERDINAND ALQUIÉ.

LE TEMPS LOGIQUE ET L'ASSERTION DE CERTITUDE ANTICIPÉE

Un nouveau sophisme

UN PROBLÈME DE LOGIQUE

Le directeur de la prison fait comparaître trois détenus de choix et leur communique l'avis suivant :

« Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant, messieurs, je dois libérer un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agrée.

» Vous êtes trois ici présents. Voici cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois sont blancs, et deux noirs. Sans lui faire connaître duquel j'aurai fait choix, je vais fixer à chacun de vous un de ces disques entre les deux épaules, c'est-à-dire hors de la portée directe de son regard, toute possibilité indirecte d'y atteindre par la vue étant également exclue par l'absence ici d'aucun moyen de se mirer.

» Dès lors, tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et les disques dont chacun d'eux se montrera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir en conclure sa propre couleur qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons.

» Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée sur des motifs de logique, et non seulement de probabilité. A cet effet, il est convenu que, dès que l'un d'entre vous sera prêt à en formuler une telle, il franchira cette porte afin que, pris à part, il soit jugé sur sa réponse. »

Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux.

Comment les sujets peuvent-ils résoudre le problème ?

LA SOLUTION PARFAITE

Après s'être considérés entre eux *un certain temps*, les trois sujets font ensemble *quelques pas* qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun

fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi :

« Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : « Si j'étais un noir moi aussi, l'autre, » y devant reconnaître immédiatement qu'il est un » blanc, serait sorti tout aussitôt, donc je ne suis pas » un noir. » Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi, j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion. »

C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément, forts des mêmes raisons de conclure.

VALEUR SOPHISTIQUE DE CETTE SOLUTION

Cette solution, qui se présente comme la plus parfaite que puisse comporter le problème, peut-elle être atteinte à l'expérience? Nous laissons à l'initiative de chacun le soin d'en décider.

Non certes que nous allions à conseiller d'en faire l'épreuve au naturel, encore que le progrès antinomique de notre époque semble depuis quelque temps en mettre les conditions à la portée d'un toujours plus grand nombre : nous craignons, en effet, bien qu'il ne soit ici prévu que des gagnants, que le fait ne s'écarte trop de la théorie, et par ailleurs nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour le fin du fin de la liberté humaine.

Mais, pratiquée dans les conditions innocentes de la fiction, l'expérience ne décevra pas, nous nous en portons garant, ceux qui gardent quelque goût de s'étonner. Peut-être s'avérera-t-elle pour le psychologue de quelque valeur scientifique, du moins si nous faisons foi à ce qui nous a paru s'en dégager, pour l'avoir essayée sur divers groupes convenablement choisis d'intellectuels qualifiés, d'une toute



PICASSO. *Les Modèles*. Paris, 18 Novembre 1942. Gouache sur panneau de bois. 65 x 54 cm.



Picasso. Portrait de Inès. Paris, 4 Avril 1942. Huile sur toile. 55 × 46 cm.

spéciale méconnaissance, chez ces sujets, de la réalité d'autrui.

Pour nous, nous ne voulons nous attacher ici qu'à la valeur logique de la solution présentée. Elle nous apparaît en effet comme un remarquable sophisme, au sens classique du mot, c'est-à-dire comme un exemple significatif pour résoudre les formes d'une fonction logique au moment historique où leur problème se présente à l'examen d'une tradition philosophique. Les images sinistres du récit s'y montreront certes toutes contingentes. Mais, pour peu que notre sophisme n'apparaisse pas dans notre temps sans répondre à quelque actualité profonde, ce n'est pas par hasard, pensons-nous, qu'il en porte le signe en de telles images, et c'est pourquoi nous lui en conservons le support, tel que l'hôte ingénieux d'un soir l'apporta à notre réflexion.

Nous appelons maintenant à notre aide l'attention de celui qui parfois se montre à tous sous l'habit du philosophe, qu'il faut plus souvent chercher ambigu dans les propos de l'humoriste, mais qu'on trouve toujours présent au plus secret de l'action du vrai politique : le bon logicien, odieux au monde.

DISCUSSION DU SOPHISME

Tout sophisme se présente d'abord comme une erreur logique, et l'objection à celui-ci trouve facilement son premier argument. On appelle A le personnage qui vient conclure pour lui-même, B et C ceux sur la conduite desquels il établit sa déduction. Si la conviction de B, nous dira-t-on, se fonde sur l'expectative de C, l'assurance de celle-là doit logiquement se dissiper avec la levée de celle-ci ; réciproquement pour C par rapport à B ; et tous deux de rester dans l'indécision. Rien ne nécessite donc leur départ dans le cas où A serait un noir. D'où il résulte que A ne peut en déduire qu'il soit un blanc.

A quoi il faut répliquer d'abord que toute cette cogitation de B et de C leur est imputée à *faux*, puisque la situation qui seule pourrait la motiver chez eux de voir un noir n'est pas la vraie, et qu'il s'agit de savoir si, cette situation étant supposée, son développement logique leur est imputé à *tort*. Or il n'en est rien. Car, dans cette hypothèse, c'est le fait qu'aucun des deux n'est *parti le premier* qui donne à chacun à se penser comme blanc, et il est clair qu'il suffirait qu'ils hésitassent un instant pour que chacun d'eux soit rassuré, sans doute possible, dans sa conviction d'être un blanc. Car l'hésitation est exclue logiquement pour quiconque verrait deux noirs. Mais elle est aussi exclue en fait, dans cette première étape de la déduction, car, personne ne se trouvant réellement voir le couple d'un noir et d'un blanc, il n'est question que personne sorte en fait pour cette raison.

Mais l'objection se représente plus forte à la seconde étape de la déduction de A. Car, si c'est à bon droit

qu'il est venu à sa conclusion qu'il est un blanc, en posant que, s'il était noir, les autres ne tarderaient pas à se savoir blancs et devraient sortir, voici qu'il lui faut en revenir, aussitôt l'a-t-il formée, puisqu'au moment d'être mû par elle, il voit les autres s'ébranler avec lui.

Avant d'y répondre, reposons bien les termes logiques du problème. A désigne chacun des sujets en tant qu'il est lui-même sur la sellette et se décide ou non à sur soi conclure. B et C ce sont les deux autres en tant qu'objets du raisonnement de A. Mais, si celui-ci peut leur imputer correctement, nous venons de le montrer, une cogitation en fait fausse, il ne saurait tenir compte que de leur comportement réel.

Si A, de voir B et C s'ébranler avec lui, revient à douter d'être par eux vu noir, il suffit qu'il repose la question, en s'arrêtant, pour la résoudre. Il les voit en effet s'arrêter aussi : car chacun étant réellement dans la même situation que lui, ou, pour mieux dire, chacun des sujets étant A en terme logique, en tant qu'il se décide ou non à sur soi conclure, rencontre le même doute au même moment que lui. Mais alors, quelque pensée que A impute à B et à C, c'est à bon droit qu'il conclura à nouveau d'être soi-même un blanc. Car il pose derechef — que, s'il était un noir, B et C eussent dû *poursuivre*, — ou bien, s'il admet qu'ils hésitent, selon l'argument précédent qui trouve ici l'appui du fait et les ferait douter s'ils ne sont pas eux-mêmes des noirs, qu'à tout le moins devraient-ils *repartir avant lui* (puisque en étant noir il donne à leur hésitation même sa portée certaine pour qu'ils concluent d'être des blancs). Et c'est parce que, de le voir en fait blanc, ils n'en font rien, qu'il prend lui-même l'initiative de le faire, c'est-à-dire qu'ils repartent tous ensemble, pour déclarer qu'ils sont des blancs.

Mais l'on peut nous opposer encore qu'à lever ainsi l'obstacle nous n'avons pas pour autant réfuté l'objection logique, et qu'elle va se représenter la même avec la réitération du mouvement et reproduire chez chacun des sujets le même doute et le même arrêt.

Assurément, mais il faut bien qu'il y ait eu un progrès logique d'accompli. Pour la raison que cette fois A ne peut tirer de l'arrêt commun qu'une conclusion sans équivoque. C'est que, s'il était un noir, B et C n'eussent *pas dû s'arrêter, absolument*. Car au point présent il est exclu qu'ils puissent hésiter une seconde fois à conclure qu'ils sont des blancs : une seule hésitation, en effet, est suffisante à ce que l'un à l'autre ils se démontrent que certainement ni l'un ni l'autre ne sont des noirs. Si donc B et C se sont arrêtés, A ne peut être qu'un blanc. C'est-à-dire que les trois sujets sont cette fois confirmés dans une certitude, qui ne permet ni à l'objection ni au doute de renaître.

Le sophisme garde donc, à l'épreuve de la discussion, toute la rigueur contraignante d'un progrès logique, à la condition qu'on lui intègre la valeur des deux *scansions suspensives*, que cette épreuve montre le vérifier dans l'acte même où chacun des sujets manifeste qu'il l'a mené à sa conclusion.

VALEUR DES SCANSIONS SUSPENSIVES MANIFESTÉES

Est-il justifié d'intégrer à la valeur du sophisme les deux *scansions suspensives* ainsi apparues? Pour en décider, il faut examiner quelle est leur fonction, par rapport au progrès logique, dans la solution du problème.

Elles ne jouent leur rôle, en effet, qu'après la conclusion du progrès logique, puisque l'acte qu'elles suspendent manifeste cette conclusion même. Peut-on donc objecter de là qu'elles apportent dans la solution un élément externe au progrès logique lui-même?

Il est patent que ce rôle est celui d'une vérification cruciale dans la conclusion de ce progrès. Est-ce à dire qu'il est tel que celui d'une donnée d'expérience contrôlant une hypothèse scientifique, ou bien d'un fait tranchant une ambiguïté logique irréductible, et qu'en dernière analyse les données du problème se décomposeraient ainsi :

1^o trois combinaisons sont logiquement possibles des attributs caractéristiques des sujets : deux noirs, un blanc, — un noir, deux blancs, — trois blancs. La première étant exclue par l'observation de tous, une inconnue reste ouverte entre les deux autres, que vient résoudre :

2^o la donnée de fait ou d'expérience des scansions suspensives, qui équivaldrait à un signal par où les sujets se communiqueraient l'un à l'autre, sous une forme déterminée par les conditions de l'épreuve, ce qu'il leur interdit d'échanger sous une forme intentionnelle : à savoir ce qu'ils voient l'un de l'attribut de l'autre?

Non, car ce serait là donner du progrès logique en question une conception spatialisée, celle-là même qui transparait chaque fois qu'il prend l'aspect de l'erreur logique et qui ne rend compte en aucun cas de la solubilité du problème.

C'est justement parce que notre sophisme ne la tolère pas, qu'il se présente comme une aporie pour les formes de la logique classique, dont le prestige « éternel » reflète cette infirmité non moins reconnue pour être la leur (1) : à savoir qu'elles n'apportent jamais rien qui ne puisse déjà être vu d'un seul coup.

Tout au contraire, la fonction des phénomènes ici en litige ne peut être reconnue que dans une intuition

(1) Et non moins celle des esprits formés par cette tradition, comme en témoigne le billet suivant que nous reçûmes d'un esprit pourtant aventureux en d'autres domaines, après une soirée où la discussion de notre fécond sophisme avait provoqué dans les esprits choisis d'un collègue intime une véritable panique confusionnelle. Encore, malgré ses premiers mots, ce billet porte-t-il les traces d'une laborieuse mise au point.

« Mon cher L..., ce mot en hâte pour diriger votre réflexion sur une nouvelle difficulté : à vrai dire, le raisonnement admis hier n'est pas concluant, car aucun des trois états possibles : ○○○ — ○●● — ●●●, n'est réductible à l'autre (malgré les apparences) : il n'y a que le dernier qui soit décisif.

» Conséquence : quand A se suppose noir, ni B ni C ne peuvent sortir, car ils ne peuvent déduire de leur comportement s'ils sont noirs ou blancs : car, si l'un est noir, l'autre sort, et, s'il est blanc, l'autre sort aussi, puisque le premier ne sort pas (et réciproquement). Si A se suppose blanc, ils ne peuvent non plus sortir. De sorte que, là encore, A ne peut déduire du comportement des autres la couleur de son disque. »

temporelle, et non spatiale du progrès logique. Ce que les *scansions suspensives* dénoncent, ce n'est pas ce que les sujets voient, c'est ce qu'ils ont trouvé, ce qu'ils cherchent et, en dernier ressort, positivement ce qu'ils ne voient pas : à savoir l'aspect des disques noirs. Ce par quoi elles signifient, ce n'est pas par leur mouvement, mais par leur *temps d'arrêt*. Leur valeur cruciale n'est pas celle d'une discrimination contradictoire entre deux combinaisons juxtaposées comme des objets inertes (2), et dépareillées par l'exclusion visuelle de la troisième, — mais de la vérification historiquement déterminée d'un mouvement logique dans lequel le sujet a organisé les trois combinaisons possibles en trois *temps de possibilité*.

C'est pourquoi aussi, tandis qu'un seul signal devrait suffire pour la seule discrimination qu'impose la première interprétation erronée, deux scansions sont nécessaires pour la vérification des deux laps qu'implique la seconde et seule valable.

Loin, en effet, d'apporter une donnée d'expérience externe au progrès logique, les *scansions suspensives* ne représentent rien que les *instances du temps* intégrées dans le progrès logique, enregistrées dans sa conclusion et qui se déroulent en une véritable *expérience logique* pour le vérifier. Comme on le voit dans leur détermination logique qui, objection du logicien ou doute du sujet, se révèle à chaque fois comme le déroberement mental d'une instance du temps, ou, pour mieux dire, comme sa désintégration logique d'un progrès qui se dégrade à chaque fois en exigences formelles. Comme on le voit encore à ceci que les scansions, pour jouer leur rôle de vérifications, doivent être synchrones entre les trois sujets, et ceci dès leur départ, c'est-à-dire exprimer la réciprocité logique des sujets.

Ces instances du temps intégrées au progrès logique du sophisme permettent de reconnaître en celui-ci un véritable mouvement logique ; elles y montrent en effet des fonctions proprement logiques qui font son originalité et que nous allons maintenant examiner dans ce mouvement même qu'elles constituent.

LA MODULATION DU TEMPS DANS LE MOUVEMENT LOGIQUE : L'INSTANT DU REGARD, LE TEMPS POUR COMPRENDRE ET LE MOMENT DE CONCLURE.

Il s'isole dans le sophisme trois *moments de l'évidence*, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession

Ainsi, notre contradicteur, pour trop bien voir le cas, restait-il aveugle à ceci que ce n'est pas le départ des autres, mais leur attente, qui détermine le jugement du sujet. Et pour nous réfuter en effet avec quelque hâte, laissait-il lui échapper ce que nous tentons de démontrer ici : la fonction de la hâte en logique.

(2) « irréductibles », comme s'exprime le contradicteur cité dans la note ci-dessus.

chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un *mode* différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la *modulation* du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence.

1^o *A être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc.*

C'est là une *exclusion logique* qui donne sa base au mouvement. Qu'elle lui soit antérieure, qu'on la puisse tenir pour acquise par les sujets *avec* les données du problème, lesquelles interdisent la combinaison de trois noirs, est indépendant de la contingence dramatique qui isole leur énoncé en prologue. A l'exprimer sous la forme *deux noirs :: un blanc*, on voit la valeur *instantanée* de son évidence, et son temps de fulguration, si l'on peut dire, serait égal à zéro.

Mais sa formulation au départ déjà se module : — par la subjectivation qui s'y dessine, encore qu'impersonnelle sous la forme de l'« on sait que... », — et par la conjonction des propositions qui, plutôt qu'elle n'est une hypothèse formelle, en représente une matrice encore indéterminée, disons cette forme de conséquence que les linguistes désignent sous les termes de la *prothase* et de l'*apodose* : « A être..., alors seulement on sait qu'on est... »

Une instance du temps creuse l'intervalle pour que le donné de la *prothase*, « en face de deux noirs », se mue en la donnée de l'*apodose*, « on est un blanc » : il y faut l'*instant du regard*. Dans l'équivalence logique des deux termes : « Deux noirs :: un blanc », cette modulation du temps introduit la forme qui, dans le second moment, se cristallise en hypothèse authentique, car elle va viser la réelle inconnue du problème, à savoir l'attribut ignoré du sujet lui-même. Dans ce passage, le sujet rencontre la suivante combinaison logique et, seul à pouvoir y assumer l'attribut du noir, vient, dans la première phase du mouvement logique, à formuler ainsi l'évidence suivante :

2^o *Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs.*

C'est là une *intuition* par où le sujet *objective* quelque chose de plus que les données de fait dont l'aspect lui est offert dans les deux blancs ; c'est un certain temps qui se définit (aux deux sens de prendre son sens et de trouver sa limite) par sa fin, à la fois but et terme, à savoir pour chacun des deux blancs le *temps pour comprendre*, dans la situation de voir un blanc et un noir, qu'il tient dans l'inertie de son semblable la clef de son propre problème. L'évidence de ce moment suppose la durée d'un *temps de méditation* que chacun des deux blancs doit constater

chez l'autre et que le sujet manifeste dans les termes qu'il attache aux lèvres de l'un et de l'autre, comme s'ils étaient inscrits sur une banderolle : « Si j'étais un noir, il serait sorti sans attendre un instant. S'il reste à méditer, c'est que je suis un blanc. »

Mais, ce temps ainsi objectivé dans son sens, comment mesurer sa limite ? Le temps pour comprendre peut se réduire à l'instant du regard, mais ce regard dans son instant peut inclure tout le temps qu'il faut pour comprendre. Ainsi, l'objectivité de ce temps vacille avec sa limite. Seul subsiste son sens avec la forme qu'il engendre de sujets *indéfinis sauf par leur réciprocity*, et dont l'action est suspendue par une causalité mutuelle à un temps qui se dérobe sous le retour même de l'intuition qu'il a objectivée. C'est par cette modulation du temps que s'ouvre, avec la seconde phase du mouvement logique, la voie qui mène à l'évidence suivante :

3^o *Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont.*

C'est là l'*assertion sur soi*, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un *jugement*. Le retour même du mouvement de comprendre, sous lequel a vacillé l'instance du temps qui le soutient objectivement, se poursuit chez le sujet en une réflexion, où cette instance ressurgit pour lui sous le mode subjectif d'un *temps de retard* sur les autres dans ce mouvement même, et se présente logiquement comme l'urgence du *moment de conclure*. Plus exactement, son évidence se révèle dans la pénombre subjective, comme l'illumination croissante d'une frange à la limite de l'éclipse que subit sous la réflexion l'objectivité du *temps pour comprendre*.

Ce temps, en effet, pour que les deux blancs comprennent la situation qui les met en présence d'un blanc et d'un noir, il apparaît au sujet qu'il ne diffère pas logiquement du temps qu'il lui a fallu pour la comprendre lui-même, puisque cette situation n'est autre que sa propre hypothèse. Mais, si cette hypothèse est vraie, les deux blancs voient réellement un noir, ils n'ont donc pas eu à en supposer la donnée. Il en résulte donc que, si le cas est tel, les deux blancs le devancent du temps de battement qu'implique à son détriment d'avoir eu à former cette hypothèse même. C'est donc le *moment de conclure* qu'il est blanc ; s'il se laisse en effet devancer dans cette conclusion par ses semblables, il ne pourra plus reconnaître s'il n'est pas un noir. Passé le *temps pour comprendre le moment de conclure*, c'est le *moment de conclure le temps pour comprendre*. Car autrement ce temps perdrait son sens. Ce n'est donc pas en raison de quelque contingence dramatique, gravité de l'enjeu, ou émulation du jeu, que le temps presse ; c'est sous l'urgence du mouvement logique que le sujet *précipite* à la fois son jugement et son départ, dans la modulation où la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu. Mais arrêtons-nous en ce point où le sujet dans son assertion atteint une vérité qui va être soumise à

l'épreuve du doute, mais qu'il ne saurait vérifier s'il ne l'atteignait pas d'abord dans la certitude. La *tension temporelle* y culmine, puisque, nous le savons déjà, c'est le déroulement de sa détente qui va scander l'épreuve de sa nécessité logique. Quelle est la valeur logique de cette assertion conclusive? C'est ce que nous allons tenter maintenant de mettre en valeur dans l'expérience logique où elle se vérifie.

LA TENSION DU TEMPS DANS L'ASSERTION SUBJECTIVE ET SA VALEUR MANIFESTÉE DANS L'EXPÉRIENCE LOGIQUE

La valeur logique du troisième moment de l'évidence, qui se formule dans l'assertion par où le sujet conclut son mouvement logique, nous paraît digne d'être approfondie. Elle révèle en effet une forme propre à une *logique assertive*, dont il faut démontrer à quelles *relations* originales elle s'applique.

Progressant sur les relations propositionnelles des deux premiers moments, *apodose* et *hypothèse*, la conjonction ici manifestée se noue en une *motivation* de la conclusion, « *pour qu'il n'y ait pas* » (de retard qui engendre l'erreur), où semble affleurer la forme ontologique de l'angoisse, curieusement reflétée dans l'expression grammaticale équivalente, « *de peur que* » (le retard n'engendre l'erreur)...

Sans doute cette forme est-elle en relation avec l'originalité logique du sujet de l'assertion : en raison de quoi nous la caractérisons comme *assertion subjective*, à savoir que le sujet logique n'y est autre que la forme *personnelle* du sujet de la connaissance, celui qui ne peut être exprimé que par « *je* ». Autrement dit, le jugement qui conclut le sophisme ne peut être porté que par le sujet qui en a formé l'assertion sur soi, et ne peut sans réserve lui être imputé par quelque autre, — au contraire des relations du sujet *impersonnel* et du sujet *indéfini réciproque* des deux premiers moments qui sont essentiellement transitives, puisque le sujet personnel du mouvement logique les assume à chacun de ces moments.

La référence à ces deux sujets manifeste bien la valeur logique du sujet de l'assertion. Le premier, qui s'exprime dans l'« *on* » de l'« *on sait que...* », ne donne que la forme générale du sujet noétique : il peut être aussi bien dieu, table ou cuvette. Le second, qui s'exprime dans « *les deux blancs* » qui doivent « *l'un l'autre se* » reconnaître, introduit la forme de *l'autre en tant que tel*, c'est-à-dire comme pure réciprocité, puisque l'un ne se reconnaît que dans l'autre et ne découvre l'attribut qui est le sien que dans l'aliénation de son temps propre. Le « *je* », sujet de l'assertion conclusive, se définit par un *battement de temps* logique d'avec l'autre, c'est-à-dire d'avec la relation de réciprocité. Ce mouvement de genèse logique du « *je* » par une désaliénation de son temps logique propre est singulièrement calqué sur sa naissance psychologique. De même que, pour le

rappeler en effet, le « *je* » psychologique se dégage d'un transitivity spectaculaire indéterminé par le sentiment primordial d'une tendance propre comme jalousie, le « *je* » dont il s'agit ici se définit par la subjectivation d'une *concurrency* avec l'autre dans la fonction du temps logique. Il nous paraît comme tel donner la forme logique essentielle (bien plutôt que la forme dite existentielle) du « *je* » psychologique (3).

Ce qui manifeste bien la valeur essentiellement subjective (« *assertive* » dans notre terminologie) de la conclusion du sophisme c'est l'indétermination où sera tenu un observateur (le directeur de la prison qui surveille le jeu, par exemple), devant le départ simultané des trois sujets, pour affirmer d'aucun, s'il a conclu juste quant à l'attribut dont il est porteur. Le sujet, en effet, a saisi le moment de conclure qu'il est un blanc sous l'évidence *subjective* d'un temps de retard qui précipite l'acte de son départ ; mais, s'il n'a pas saisi ce moment, il n'en précipite pas moins cet acte sous l'évidence *objective* du départ des autres, et du même pas qu'eux sort-il, seulement assuré d'être un noir. Tout ce que l'observateur peut prévoir, c'est que, s'il y a un sujet qui doit déclarer à l'enquête être un noir pour s'être hâté à la suite des deux autres, il sera le seul à se déclarer tel pour ce motif.

Enfin, le jugement assertif se manifeste ici par un *acte*. La pensée moderne a montré que tout jugement est essentiellement un acte, et les contingences dramatiques ne font ici qu'isoler cet acte dans le geste du départ des sujets. On pourrait imaginer d'autres modes d'expression à l'acte de conclure. Ce qui fait la singularité de l'acte de conclure dans l'assertion subjective démontrée par le sophisme, c'est qu'il anticipe sur sa certitude, en raison de la tension temporelle dont il est chargé subjectivement, et qu'à condition de cette anticipation même, sa certitude se vérifie dans une expérience logique que détermine la décharge de cette tension, pour qu'enfin la conclusion ne se fonde plus que sur des instances temporelles toutes objectivées, et que l'assertion se désobjective au plus bas degré. Comme le démontre ce qui suit.

D'abord reparait le *temps objectif* de l'intuition initiale du mouvement qui, comme aspiré entre l'instant de son début et la précipitation de sa fin, avait paru éclater comme une bulle. Sous le coup du doute qui exfolie la certitude subjective du *moment de conclure*, voici qu'il se condense comme un noyau dans l'intervalle de la première *scansion suspensive* et qu'il manifeste au sujet sa limite dans le *temps pour comprendre* qu'est passé pour les deux autres l'*instant du regard* et qu'est revenu le *moment de conclure*.

Assurément, si le doute, depuis Descartes, est intégré

(3) Ainsi le « *je* », tierce forme du sujet de la connaissance dans la logique, y est encore la « première personne », mais aussi la seule et la dernière. Car la deuxième personne grammaticale ne nous paraît pouvoir être vidée de toute relativité psychologique. Pour la troisième et prétendue personne grammaticale, c'est un démonstratif, également applicable aux personnes et aux objets pour les particulariser dans une situation.



Picasso. Table avec tête d'animal devant la fenêtre. Paris, 6 Avril 1942. Huile sur toile. 1.16 × 89 cm.



Picasso. Tête de femme. Paris, 9 Août 1942. Huile sur panneau de bois. 65 × 54 cm.

à la valeur du jugement, il faut remarquer que, pour la forme d'assertion ici étudiée avec l'expérience qu'elle engendre, cette valeur tient moins au doute provisoire qui la suspend qu'à la *certitude anticipée* qui la soutient.

Mais, pour comprendre la fonction de cette première détente temporelle quant à la certitude subjective de l'assertion, voyons ce que vaut objectivement cette première scansion pour l'observateur que nous avons déjà mis en jeu, à propos de l'un quelconque des sujets. Rien de plus que ceci : c'est que ce sujet, s'il était impossible jusque-là de juger dans quel sens il avait conclu, manifeste une incertitude de sa conclusion, mais qu'il l'aura certainement confortée si elle était correcte, peut-être rectifiée si elle était erronée.

Si, en effet, subjectivement, il a su prendre les devants et s'il s'arrête, c'est qu'il s'est pris à douter s'il a bien saisi le *moment de conclure* qu'il était un blanc, mais il va le ressaisir aussitôt, puisque déjà il en a fait l'expérience subjective. Si, au contraire, il a laissé les autres le devancer et ainsi fonder en lui la conclusion qu'il est un noir, il ne peut douter d'avoir bien saisi le moment de conclure, précisément parce qu'il ne l'a pas *saisi subjectivement* (et en effet il pourrait même trouver dans la nouvelle initiative des autres la confirmation logique de ce qu'il se croit d'eux dissemblable). Mais, s'il s'arrête, c'est qu'il subordonne sa propre conclusion si étroitement à ce qui manifeste la conclusion des autres, qu'il la suspend aussitôt quand ils paraissent suspendre la leur, donc qu'il met en doute qu'il soit un noir, jusqu'à ce qu'ils lui montrent à nouveau la voie ou que lui-même la découvre, selon quoi il conclura cette fois soit d'être un noir, soit d'être un blanc : peut-être faux, peut-être juste, point qui reste impénétrable à tout autre qu'à lui-même.

Mais l'expérience logique se poursuit vers la seconde scansion suspensive. Chacun des sujets, s'il a ressaisi la certitude subjective du *moment de conclure*, peut à nouveau la mettre en doute. Mais elle est maintenant soutenue par l'objectivation une fois faite du *temps pour comprendre*, et sa mise en doute ne durera que l'*instant du regard*, car le seul fait que l'hésitation apparue chez les autres soit la seconde, suffit à lever la sienne, aussitôt qu'aperçue, puisqu'elle lui indique immédiatement qu'il n'est certainement pas un noir.

Ici, le temps subjectif du *moment de conclure* s'objective enfin. Comme le prouve ceci que, même si l'un quelconque des sujets ne l'avait pas saisi encore, il s'impose à lui pourtant maintenant ; le sujet, en effet, qui aurait conclu la première scansion en prenant la suite des deux autres, convaincu par là d'être un noir, serait en effet, de par la présente et seconde scansion, contraint de renverser son jugement.

Ainsi l'assertion qui conclut le sophisme vient, dirons-nous, à la fin de l'expérience logique des deux scansions dans l'acte de sortir, à se *désobjectiver au plus bas*. Comme le manifeste ceci que notre observateur, s'il les a constatées synchrones chez les trois sujets, ne peut douter d'aucun d'entre eux qu'il ne doive à l'enquête se déclarer pour être un blanc.

Enfin, l'on peut remarquer qu'à ce même moment, si tout sujet peut, à l'enquête, exprimer la certitude qu'il a enfin vérifiée, par l'*assertion subjective* qui la lui a donnée en conclusion du sophisme, à savoir en ces termes : « *Je me suis hâté de conclure que j'étais un blanc, parce qu'autrement ils devaient me devancer à se reconnaître réciproquement pour des blancs (et que, si je leur en avais laissé le temps, ils m'auraient, par cela même qui eût été mon fait, plongé dans l'erreur)* », ce même sujet peut aussi exprimer cette même certitude par sa *vérification désobjectivée* au plus bas par l'expérience logique, à savoir en ces termes : « *On doit savoir qu'on est un blanc, quand les autres ont hésité deux fois à sortir.* ». Conclusion qui, sous sa première forme, peut être avancée comme véritable par le sujet, dès qu'il a achevé le mouvement logique du sophisme, mais ne peut comme telle être assumée que par ce sujet personnellement, — mais qui, sous sa seconde forme, exige que tous les sujets aient consommé l'expérience logique qui vérifie le sophisme, mais est applicable par quiconque à chacun d'entre eux. N'étant pas même exclu que l'un des sujets, mais un seul, y parvienne, sans avoir achevé le mouvement logique du sophisme et pour avoir seulement suivi sa vérification manifestée chez les deux autres sujets.

LA VÉRITÉ DU SOPHISME COMME RÉFÉRENCE TEMPORALISÉE DE SOI A L'AUTRE : L'ASSERTION SUBJECTIVE ANTICIPANTE COMME FORME FONDAMENTALE D'UNE LOGIQUE COLLECTIVE.

Ainsi, la vérité du sophisme ne vient à être vérifiée que parce qu'elle est d'abord, si l'on peut dire, *présomée* par anticipation dans l'assertion qui le conclut. Elle se révèle ainsi dépendre d'une tendance qui la vise, notion qui serait un paradoxe logique, si elle ne se réduisait à la tension temporelle qui détermine le moment de conclure.

Ainsi, la vérité se manifeste dans cette forme comme devançant l'erreur et s'avançant seule dans l'acte qui engendre sa certitude ; inversement, l'erreur comme se confirmant de son inertie, et se redressant mal à suivre l'initiative conquérante de la vérité.

Mais à quelle sorte de relation répond une telle forme logique ? A une forme d'objectivation qu'elle engendre dans son mouvement, c'est à savoir à la référence d'un « *je* » à la commune mesure du sujet réciproque, ou encore : des autres en tant que tel, soit : en tant qu'ils sont autres les uns pour les autres. Cette commune mesure est donnée par un certain *temps pour comprendre*, qui se révèle comme une fonction essentielle de la relation logique de réciprocité. Cette référence du « *je* » aux autres en tant que tels doit, dans chaque moment critique, être temporalisée, pour dialectiquement réduire le *moment de conclure*

le temps pour comprendre à durer aussi peu que l'instant du regard.

Il n'est que de donner au terme logique des autres la moindre relativité hétérogène, pour que cette forme manifeste combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun, et même que la vérité, à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. Et encore ceci que, si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, si, l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres.

Assurément, ces formes trouvent facilement leur application dans la pratique à une table de bridge ou à une conférence diplomatique, voire dans la manœuvre du « complexe » en pratique psychanalytique.

Mais nous voudrions indiquer leur apport à la notion logique de collectivité.

Tres faciunt collegium, dit l'adage, et la collectivité est déjà intégralement représentée dans la forme du sophisme, puisqu'elle se définit comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus, au contraire de la généralité, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus.

Mais il suffit de développer par récurrence la démonstration du sophisme pour voir qu'il peut s'appliquer logiquement à un nombre illimité de sujets, étant posé que l'attribut « négatif » ne peut intervenir qu'en un nombre égal au nombre des sujets moins un (4). Mais l'objectivation temporelle

(4) En voici l'exemple pour quatre sujets, quatre disques blancs, trois disques noirs.

A pense que, s'il était un noir, l'un quelconque de B, C, D pourrait penser des deux autres que, si lui-même était noir, ceux-ci ne tarderaient pas à savoir qu'ils sont des blancs. L'un quelconque de B, C, D devrait donc en conclure rapidement qu'il est lui-même blanc, ce qui n'apparaît pas. Lors A se rendant compte que, s'ils le voient lui noir, B, C, D ont sur lui l'avantage de n'avoir pas à en faire la supposition, se hâte de conclure qu'il est un blanc.

Mais ne sortent-ils pas tous en même temps que lui ? A, dans le doute, s'arrête, et tous aussi. Mais, si tous aussi s'arrêtent, qu'est-ce à dire ? Ou bien c'est qu'ils s'arrêtent en proie au même doute que A, et A peut reprendre sa course sans souci. Ou bien c'est que A est noir, et que l'un

est plus difficile à concevoir à mesure que la collectivité s'accroît, semblant faire obstacle à une logique collective dont on puisse compléter la logique classique.

Nous montrerons pourtant quelle réponse une telle logique devrait apporter à l'inadéquation qu'on ressent d'une affirmation telle que « Je suis un homme », à quelque forme que ce soit de la logique classique, qu'on la porte en conclusion de telles prémisses que l'on voudra. (« L'homme est un animal raisonnable »..., etc.)

Assurément plus près de sa valeur logique apparaîtrait-elle présentée en conclusion de la forme ici démontrée de l'assertion subjective anticipante, à savoir comme suit :

- 1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;
- 2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;
- 3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve l'indétermination existentielle du « je »... (5).

Dr. JACQUES LACAN.

quelconque de B, C, D est venu à douter si le départ des deux autres ne signifierait pas qu'il est un noir, aussi bien à penser que, s'ils s'arrêtent, ce n'est pas pour autant qu'il soit lui-même blanc, puisque l'un ou l'autre peut encore douter un instant s'il n'est pas un noir ; encore peut-il poser qu'ils devraient tous les deux repartir avant lui s'il est lui-même un noir, et repartir lui-même de cette attente vaine, assuré d'être ce qu'il est, c'est-à-dire blanc. Que B, C, D donc ne le font-ils ? Car alors je le fais, dit A. Tous repartent alors.

Second arrêt. En admettant que je sois noir, se dit A, l'un quelconque de B, C, D doit maintenant être fixé sur ceci qu'il ne saurait imputer aux deux autres une nouvelle hésitation, s'il était noir ; qu'il est donc blanc. B, C, D doivent donc repartir avant lui. Faute de quoi A repart, et tous avec lui.

Troisième arrêt. Mais tous doivent savoir dès lors qu'ils sont des blancs, si j'étais vraiment noir, se dit A. Si donc, ils s'arrêtent...

Et la certitude est vérifiée en trois scansions suspensives.

(5) Fragment d'un *Essai d'une logique collective*.



Picasso. Femme assise dans un fauteuil. Paris, 23 Avril 1942. Huile sur toile. 81 × 65 cm.